

« 30 ans, l'âge de ma naissance » Patty Sweet, éd Marcel Broquet

« Elle se fait appeler Patty Sweet et a 33 ans. Entre 17 et 21 ans, elle a traversé le calvaire de l'anorexie. Le déclencheur : une tentative de viol. Aujourd'hui, elle s'estime quasi guérie et revient sur son parcours avec son livre. »

La question suivante soulève le problème de la guérison, à quel moment peut-on s'estimer guéri, où met-on, où les médecins mettent-ils la barre, garde-t-on des séquelles ?

« Vous estimez vous guérie ?

A 80% je dirais. Je ne sais pas si on peut en guérir complètement un jour. Je ne pense pas. J'aurai toujours des fragilités. Je mange normalement mais je suis végétarienne, comme la plupart des ex-anorexiques. On garde des séquelles, physiques, principalement. J'ai beaucoup de problèmes de digestion. Parce que j'ai maltraité mon corps pendant quatre ans. J'ai 33 ans et j'ai l'impression d'avoir un corps de quelqu'un de 50 tellement je suis fatiguée et usée. Je dois me préserver, un peu. »

Ce que ses proches en disent.... Nous dit long sur ce sentiment d'être dépassé, incapable d'aider la personne qui souffre, d'être culpabilisé.

« Sa maman :

Autour de nous, tout le monde nous posait des questions et on nous regardait avec un air entendu et condescendant qui me culpabilisait. L'anorexie serait due à un problème relationnel avec la mère. Qu'avais-je donc fait, ou pas fait, où et quand avais-je mal agi, trop protégé, pas assez protégé... ?

Depuis, j'ai compris que chaque anorexie est unique. Les motifs de cette maladie sont complexes et multiples.

Pat mangeait de moins en moins(...), continuait à maigrir. Elle nous demandait en pleurant de l'aider à en sortir. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. La maladie la dépassait(...).

Je me rends compte maintenant que jamais un proche, un ami, un membre de la famille, une thérapeute ne nous a proposé d'aider, ne nous a fait prendre conscience que nous vivions une situation extrêmement difficile. Il est primordial de se faire aider psychologiquement, pour soi, pour la famille et la personne malade ensuite. »

« Son papa :

Comment l'accompagner, lui manifester notre soutien tout en ne cédant pas à ce qui me semblait par moments à des caprices d'enfant gâtée ? Comment ne pas être ému par le souvenir de Pat, pleurant sur mon épaule, me confiant son désarroi face à ce qui lui arrivait et qu'elle ne comprenait pas ?

Comment maintenir l'entente familiale(...) ? Pourquoi notre fille était-elle dépassée par cette épreuve ? Etions-nous des parents inconscients des conséquences de notre choix de ne pas l'hospitaliser ? Pat refusait d'y aller.

L'acte inexcusable de Thomas (tentative de viol), avait-il été davantage qu'un déclencheur, c'est-à-dire révélateur d'une fragilité latente de notre fille ? (...) Les réponses à ces questions ne me paraissent pas plus évidentes aujourd'hui qu'à l'époque de la maladie de Pat. (...) Peut-être n'y a-t-il tout simplement pas de solution autre que celle d'une condition humaine à vivre, pour le meilleur et pour le pire. (...) Simplement faire face, courageusement aux inquiétudes (...). Se battre en couple aux côtés de votre enfant. »

« Joséphine, sa sœur :

L'anorexie, c'est un huis-clos familial. C'est une pièce de théâtre dont l'épilogue n'est pas encore écrit. Chacun se retrouve face à lui-même, avec ses joies mais aussi ses

côtés sombres (ceux-là même qu'on préférerait taire), ses exigences, son vécu. Il s'agit de composer une œuvre qui, on l'espère, passera à la postérité (...)  
J'ai râlé, j'ai pesté, pleuré, souffert... mais je sors grandie de ces moments. Merci de m'avoir obligée à travailler mes fragilités à travers tes souffrances. »

Propos recueillis par Jessica Matthys